



Didier Delome

LES ÉTRANGERS

le dilettante

les étrangers

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Jours de dèche, 2018

Didier Delome

les étrangers

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

couverture : Camille Cazaubon

Note de l'éditeur : l'auteur souhaite s'affranchir des règles typographiques quant à l'utilisation des capitales dans le titre, « les étrangers ».

© le dilettante, 2019

ISBN 978-2-84263-988-4

*On ne devrait écrire des livres que pour y dire
des choses qu'on n'oserait confier à personne.*

Cioran, De l'inconvénient d'être né

CHAPITRE I

Ma mère était gouine et je ne souhaite pas à mon pire ennemi d'endurer mon adolescence auprès d'Elle. Longtemps les deux mots qui m'ont le mieux évoqué cette femme ont été *honte* et *dégoût*. Avant qu'un autre vocable ne s'immisce à leur place, *curiosité*. Revenons à la honte. Honte d'Elle. Honte d'être issu d'Elle. Ensuite le dégoût. Dégoût d'Elle. Physiquement d'Elle. Puis au fil de ma longue existence d'adulte, beaucoup plus tard, la curiosité. Car j'ai mis un temps fou, après l'avoir fuie si loin et haïe autant, pour réaliser qu'en définitive je ne la connaissais guère et savais bien peu de chose sur Elle. Mais commençons par le début.

Ils sont tous là. Ceux que je reconnais et les autres – que je n'ai jamais vus ou dont je ne me souviens plus mais qui ont sûrement entendu parler de moi un jour ou l'autre – lors de cette cérémonie

de baptême dans l'église imposante et sombre que je connais bien, même si je n'y étais pas revenu depuis un bail. La plupart des insignes membres des familles respectives des parents subjugués par le rituel en train de s'accomplir autour de leur progéniture enrubannée d'une fine pellicule de dentelle immaculée. Quant à moi, je me tiens en retrait de ce public de fidèles aguerris et agglutinés que je surveille acagnardé dans la pénombre derrière une mince colonne vertigineuse, à l'abri de toute curiosité intempestive.

L'ambiance générale est recueillie et plutôt distinguée. Il fallait s'y attendre au sein de ce cloaque bourgeois et catholique. Mon regard s'attarde sur Antoine. À son tour revenu d'Amérique. Et marié avec une Française. À l'inverse de moi ayant dû jadis épouser une Américaine. Sa mère. Bien obligé si je voulais alors obtenir ma carte verte. Le sésame afin de demeurer aux USA. À l'origine ce mariage n'était pas destiné à durer. Même si j'avais joué le jeu du mari modèle vis-à-vis des services si tatillons de l'immigration US. Au point d'ailleurs de produire ensemble ces deux magnifiques bambins. Antoine et son frère, Pascal, son cadet d'un an. Tous deux élevés par leur admirable mère. Sur la côte Est. Tandis que je m'installais seul à l'Ouest. En Californie. Sans jamais néanmoins couper les ponts entre nous après notre divorce à l'amiable.

Et je dois dire qu'elle s'est toujours montrée à la hauteur pour éduquer sans moi nos deux adorables garçons. En vraie mère juive. Cent pour cent juive mais athée. Ou plus exactement : non pratiquante. En tout cas ni Antoine ni Pascal n'ont été baptisés à mon initiative. Pas plus d'ailleurs qu'ils n'ont fait leur bar-mitsvah. Je ne me souviens même plus s'ils ont été circoncis. Et j'avoue ne jamais avoir eu l'occasion de le vérifier de visu. Mais ils doivent l'être comme la majorité des petits Américains. Du fait d'un diktat hygiénique local et non pas d'une barbare hoirie. Peu importe, j'ignore pourquoi Antoine, mon aîné, a ainsi décidé sur le tard de se convertir au catholicisme en sacrifiant au rituel du baptême juste avant de venir s'installer en France. À Paris. Sans doute afin de mieux nous retrouver tous les deux. Comme si cette conversion récente pouvait nous aider à nous rapprocher. Ou me plaire. Sous prétexte que de mon côté nous sommes de très ancienne obédience chrétienne, et que j'ai moi-même été baptisé après ma naissance, puis dûment envoyé suivre mes cours de catéchisme avant d'effectuer en grande pompe ma communion solennelle. Ici même. À Saint-Jean de Montmartre. À une époque où je vivais à côté d'ici. Chez ma mère qui n'en avait rien à cirer de la religion mais avait suivi les traditions par principe en organisant une petite fête à l'issue de cette cérémonie à laquelle

elle avait convié une partie de notre parentèle. Ceux qu'elle acceptait encore de côtoyer à l'occasion de rarissimes raouts familiaux. Malgré des apparences trompeuses, je me demande si ma mère n'a pas toujours été snob. À la question iconoclaste qui me taraude l'esprit en l'imaginant invitée ici-même en bonne et due forme : serait-elle alors venue ? Nous aurait-elle gratifiés de sa présence endimanchée ? Je suis bien obligé de répondre : pourquoi pas ? ! Surtout si Antoine s'était chargé en personne de la convier, insistant sur l'importance de sa présence parmi eux. Les mêmes arguments déployés avec moi pour me convaincre d'assister à cette mascarade, alors que nous ne nous fréquentons plus depuis des lustres. Naturellement j'ai refusé. Et je ne sais pas pourquoi à la dernière minute j'ai décidé de passer pour entrevoir à quoi tout ce cirque ressemblerait. À la dérochée. Sans me montrer ni participer en quoi que ce soit à des retrouvailles parentales factices. Hors de question de me prêter à leurs simagrées. Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours affiché une sainte horreur pour cette notion même de *famille* et toutes les obligations afférentes colportées avec. Sauf lorsque j'étais enfant chez mes grands-parents. Le temps béni où choyé et heureux je n'habitais pas déjà chez Elle. Françoise G. Ma mère. Puisqu'il faut enfin la nommer.

Plus j'y repense et plus cela me turlupine. Comment se fait-il, par quelle opération du Saint-Esprit, que, parmi tous les fichus prénoms féminins de la terre, Antoine – ou sa bonne femme bigote mais je n'y crois pas une seconde – ait ainsi pu choisir d'appeler sa môme Françoise?

Pour m'emmerder. Forcément. Alors là chapeau! Voilà pourquoi il m'a convoqué dans cette nef immense et si terne. Afin de s'assurer que je recevrais son satané faire-part avec ces deux ignobles prénoms gravés dessus. Il a poussé le vice jusqu'à lui attribuer en deuxième prénom Yvonne, qui était aussi celui de ma mère. N'est-ce pas là une preuve irréfutable de son esprit retors? Je ne vois guère d'autre explication plausible.

Affublé de tels prénoms – aussi désuets et laids – ce bébé me répugne. Et si par une folie inimaginable j'avais accepté d'être son parrain, j'aurais été capable de le laisser choir exprès par terre devant le bénitier. Et encore heureux si je ne l'avais pas balancé ensuite contre le mur pour l'y écraser comme un vulgaire cafard avant de le piétiner avec allégresse. Je devrais avoir honte et frémir d'horreur en émettant pareilles pensées. Ma propre petite-fille. Quel gâchis. Amen. Ah! j'oubliais de préciser qu'une fois qu'il est venu s'installer en France, à Paris – comme par hasard –, en outre je découvre qu'Antoine habite ce quartier. Les Abbesses.

Où j'ai moi-même passé mon adolescence après le décès de mon grand-père maternel chargé de m'élever au sein de sa nouvelle famille recomposée, dans une charmante banlieue résidentielle. La Varenne-Saint-Hilaire où je me suis d'ailleurs installé dès mon retour. Préférant les abords si délicieux et coquets de la Marne plutôt que ces quartiers bobos de la rive gauche où j'ai toujours vécu adulte, lors de mes passages en France. Lui a emménagé à Montmartre, à deux pas de la place des Abbesses, dans le haut de l'avenue Junot – pardi ! Il en a les moyens ; ce que je ne lui reproche pas, tant mieux pour lui – mais de là à choisir précisément cette église : Saint-Jean de Montmartre, où je venais jadis passer au patronage mes jeudis et dimanches, et les jours fériés et petites vacances, sous l'égide de monsieur l'Abbé – encore un drôle de zig celui-là ! –, je dis qu'il pousse le bouchon un peu loin.

Il y avait des siècles que je n'avais plus mis les pieds ici. Et dans mon souvenir je croyais l'intérieur plus vaste, presque gigantesque et surtout en meilleur état. Moins sombre et sinistre, et d'une architecture pas aussi surannée. Même la pénombre des travées latérales du chœur exsude un air démodé et rance. En comparaison il me semble que l'église où j'ai été moi-même baptisé à La Varenne était plus attrayante. J'y suis passé la semaine

dernière en effectuant exprès un détour lors d'une promenade rue Saint-Hilaire afin de revoir à quoi elle ressemblait. Pas terrible non plus à vrai dire. Aussi moderne et démodée que celle-ci, mais dans un genre moins novateur.

Que de visages oubliés et fanés, rameutés autour de ce bébé attifé de dentelle empesée et blême. Chétive petite chose innocente contrainte de porter ces prénoms infâmes. Je me rappelle ce soir pas si lointain, du temps où nous étions encore proches, Antoine et moi, et où j'avais décidé sur un coup de tête de l'emmener boire un verre rue des Martyrs. Dans ce minuscule cabaret encore célèbre à l'époque et toujours tenu par son fameux créateur en personne, l'inénarrable Loulou de Montmartre sur lequel nous étions tombés nez à nez en commandant une coupe au bar. L'endroit exigu, bien que tout aussi bondé, chamarré et miroitant qu'autrefois, était déjà moins en vogue qu'à ses tout débuts si tapageurs et fracassants où il avait fait florès avant le triomphe de *La Cage aux folles* qui lui avait assuré un regain de popularité. En nous apercevant, Loulou, toujours aussi sémillant et excentrique, s'était mépris sur notre compte, nous prenant pour un couple de fêtards homos en goguette. J'avais été obligé de le détromper, m'empressant de lui confier mezza-voce – je ne sais pas pourquoi cela avait subitement jailli de ma bouche

sans aucune préméditation – que j’étais le fils de Françoise G., qui avait jadis participé à l’inauguration de sa première boîte. Du temps où il n’y avait pas de spectacle au rez-de-chaussée. Cela avait fait tilt dans ses yeux embués et pâles, et il m’avait aussi sec enlacé entre ses bras chenus pour se répandre sur le bon vieux temps avec toute sa faconde un peu éméchée. Je lui avais rappelé que lorsqu’il habitait avec son bel ami steward dans son magnifique appartement avec terrasse, tout en haut de la villa d’Orsel, je passais chez lui, à peine âgé d’une douzaine d’années, en fin d’après-midi pour sortir leurs chiens. Deux boxers. Des molosses tyranniques et caractériels que j’emmenais promener en laisse non loin de là sur la place. Devant le théâtre de l’Atelier. J’adorais déjà les animaux et n’aurais jamais avoué, pour tout l’or du monde, que ces deux vigoureux cabots me terrorisaient et me menaient par le bout du nez, refusant catégoriquement de m’obéir dehors et manquant mille fois me faire tomber ou m’échapper ; si bien que je n’étais jamais certain en venant les récupérer par bravade d’être en mesure de les ramener à bon port. Qu’est-ce qu’ils avaient pu m’en faire voir ces deux petits chameaux. Quels horribles clébardes despotiques et baveux.

Loulou quant à lui se remémore plutôt son superbe amant de l’époque. « Lorsqu’ils étaient

encore jeunes et beaux », murmure-t-il avec nostalgie. Dans la foulée je lui rappelle qu'avec ma mère et Monique nous habitions son ancien appartement de la rue Antoinette. L'émotion le submerge et lui brouille la vue. Il titube après avoir réclamé à nouveau au barman son champagne favori. Je m'en souviens comme si c'était hier. Il m'étreint contre lui avec ferveur, et je l'entends m'apostropher : « Ah ! mon petit Didier, si tu savais... Quand t'en auras envie, reviens me voir un de ces jours ; je te raconterai ta vie. »

CHAPITRE 2

« La vie nocturne parisienne, après-guerre, jusqu'à la fin des années cinquante, et même au début des années soixante, battait son plein de manière trépidante. Les gens sortaient le plus possible. La télévision ne les avait pas encore alpagués pour les maintenir calfeutrés chez eux. Ils avaient follement besoin de s'amuser et s'étourdir en société. Les salles de spectacle en général, et les cabarets en particulier, étaient très fréquentées. Il y en avait pour tous les goûts et toutes les bourses. Répandues à travers Paris. Y compris dans les beaux quartiers. Et de Montmartre à Montparnasse. Mais Pigalle et ses alentours concentraient une bonne partie des établissements noctambules un peu coquins exhibant à la fois des filles nues et disposant d'hôtesse accortes chargées de faire danser, et surtout consommer, la clientèle masculine. Parisienne, provinciale, voire cosmopolite, ainsi

que tous les michetons en maraude venus s'aventurer seuls ou en groupes, et même parfois en couple, y compris mariés, accourus de toutes parts pour s'encanailler dans le quartier réputé le plus chaud de la capitale.

Le fameux établissement dans lequel tout a démarré s'appelait Les Naturistes. Situé en plein sur la place. Il ne s'agissait ni d'un bouge, ni d'un de ces attrape-nigauds pour touristes typiques du quartier, ni non plus d'un cabaret de classe internationale tel le Lido qui venait d'ouvrir sur les Champs-Élysées. Mais c'était quand même un night-club renommé pour ses spectacles particulièrement dénudés et osés – pour l'époque – et sa clientèle plutôt aisée. Laisse-moi te décrire la salle. Assez vaste et décorée avec ce faste rutilant et festif caractéristique de ces années-là dans ces temples onéreux dédiés aux plaisirs nocturnes libertins. Partout des moulures tarabiscotées, des tentures en velours grenat, des paillettes, de l'or et du rouge rubis à profusion ; bref un décor volubile de fête érotique plus ou moins en carton-pâte, mais faisant illusion chaque soir à la lumière tamisée et si avantageuse des projecteurs de théâtre.

Un orchestre tonitruant joue en smoking blanc impeccable, invitant les spectateurs à danser sur la piste centrale en verre, lumineuse et colorée, avant de disparaître derrière un voile vapoureux

de mousseline pastel dès le début des nombreuses attractions exécutées par une troupe de danseuses et effeuilleuses maison. Ces musiciens endiablés entretiennent, dans ce cadre surchargé et vibrionnant d'une tension voluptueuse égrillarde propice aux audaces sensuelles, cette ambiance survoltée et palpitante, olé olé, à la fois dissipée et captive dès que les numéros de striptease débutent avec leur indécence habilement éclairée et chorégraphiée. » Ainsi s'exprime le fameux Loulou.

Je l'encourage à poursuivre : « Même si le public y est surtout masculin, il y a aussi des femmes. Et pas uniquement de lascives entraîneuses qui, elles, demeurent cantonnées du côté du bar.

Ce fameux soir, la salle est déjà comble lorsque nous débarquons. Nous avons réservé une table. Admirablement située au centre. Dans ce type d'endroit, un maître d'hôtel compétent, s'il subodore qu'une tablée s'adonnera à une forte consommation de champagne – qui plus est du meilleur cru –, a tendance à gâter en priorité ces clients précédés d'une réputation de noceurs.

Le premier spectacle s'achève par un numéro d'effeuillage artistique réalisé par une des vedettes maison accomplissant chaque soir la prouesse de terminer en soi-disant nu intégral, sans rien dévoiler d'essentiel et en tout cas prohibé à l'époque. Le public n'a d'yeux que pour cette habile enjôleuse